

LE PRINCE DE LIGNE ET L'ÉCRITURE DE LA MONDANITÉ

Charles-Joseph de Ligne fut-il un grand militaire et un génial stratège, un parfait courtisan, un fin politique, un irrésistible séducteur ou un admirable écrivain ? L'image que le prince a laissée dans l'esprit de ses contemporains¹ mêle indifféremment ces composantes diverses en un concert de louanges auquel peu de mémorialistes refusent de prendre part. Le baron de Marbot, dans ses *Mémoires*, rend hommage à l'« expérience de la guerre » et à l'« esprit supérieur » du « célèbre et spirituel feld-maréchal prince de Ligne »². Alexandre de Tilly, dans les siens, dédiés d'ailleurs au prince, loue l'écrivain et le critique perspicace, le grand voyageur et l'observateur attentif, le militaire et le mondain adoré des camps et des cours, le séducteur respectueux des femmes et discret sur ses succès galants³. Cette image, que l'on pourrait qualifier de syncrétique, trouve-t-elle cependant une unité et Ligne a-t-il laissé dans tel domaine plutôt que dans tel autre une empreinte plus marquée ? L'élément mis en valeur avec une respectueuse constance à l'occasion des nombreuses évocations de Charles-Joseph dans ce « massif mémorial », et qui confère aux multiples visages de ce « prince charmant de l'Europe » une indéniable harmonie, est son sens parfait de la mondanité ; entendons ici la mondanité essentielle, celle héritée, en droit lignage, si l'on ose dire, de Baldassar Castiglione,

¹ Voir la *Bibliographie des écrits relatifs au prince de Ligne*, Jeroom Vercreyusse, préface de Roland Mortier, *Nouvelles Annales du prince de Ligne*, 1997, Bruxelles, Haÿez.

² Baron de Marbot, *op. cit.*, Paris, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », t.1, p. 486.

³ A. de Tilly, *Mémoires*, Paris, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 1986, pp. 49-53.

du chevalier de Méré, de Nicolas Pasquier, d'Eustache de Refuge ou de Guez de Balzac. Éloge des bons mots et de l'esprit du prince par la comtesse de Boigne⁴ et par Victorine de Chastenay⁵, par la baronne d'Oberkirch⁶, apologie de sa conversation et de la délicatesse de son accueil par la comtesse Anna Potocka, qui le connut en 1810 à Vienne et qui écrit : « Le célèbre prince de Ligne, à plus de soixante-dix ans, était encore un des plus spirituels et des plus brillants causeurs de son salon. »⁷ Parmi ces éléments qui témoignent indiscutablement de la parfaite mondanité du prince, il en est un, emblématique, qui, à travers sa vie et ses écrits, révèle en lui le prototype du parfait « courtisan », au sens que le terme a sous la plume de Castiglione : l'absence totale d'esprit de système, un art de l'à-propos — mais s'agit-il d'un art, tant l'idée d'artifice semble exclue de ce qui paraît chez lui inné, comme est refusée toute idée de préparation, de calcul, de mise en œuvre stratégique ? —, servi par un sens du naturel qui guide toute action, toute parole, dite ou écrite, qui préside à toute relation sociale. Liberté de ton, de manière qui n'enferme le prince dans aucune coterie, le laissant en permanence attentif aux circonstances qui peuvent faire naître le verbe approprié ou l'action la mieux adaptée. « Personne ne réfléchit plus que moi après ce qui arrive et moins auparavant », affirme-t-il dans les *Fragments de l'histoire de ma vie*⁸. Cette absence de préparation est en parfaite adéquation avec les exigences de la pure mondanité, telle que la définit Méré dans « De la cour » : « [...] parmi les personnes du monde, tout ce qui tient de l'étude est presque toujours mal reçu », écrit le chevalier⁹. Ce précepte essentiel de la vie de cour est déjà énoncé par Castiglione : « Il faut montrer que ce que l'on dit et fait est venu sans peine et presque sans y penser », professe-t-il dans *Le Courtisan*¹⁰.

En tous les domaines, le prince va se révéler l'homme de la

⁴ *Récits d'une tante*, Paris, Plon, 1901, t.1, p. 160.

⁵ *Mémoires*, Paris, Perrin, « L'Histoire en mémoire », 1987, p. 437.

⁶ *Mémoires*, Paris, Charpentier, 1853, t.1, pp. 357-362.

⁷ *Mémoires*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1897, p. 177.

⁸ *Op. cit.*, Paris, éditions François Bourin, 1989, p. 64.

⁹ *Œuvres complètes*, Paris, Fernand Rocher, (éd. Charles Bouhors), 1930, 3 vol., t.2, p. 106.

¹⁰ *Op. cit.*, Paris, Gérard Lebovici, 1987, traduction de Gabriel Chapuis, livre I, p. 54.

spontanéité, de l'impromptu, de l'irréfléchi, dans ses actes guerriers, dans ses innombrables reparties, dans les facéties dont il aime à divertir son entourage, dans sa conquête des femmes comme dans son activité d'écrivain, surtout lorsqu'il aborde l'écriture d'imagination. Charles-Joseph, dilettante des belles-lettres¹¹, se refuse à la préparation, à l'étude préalable, préférant laisser glisser sa plume au gré de sa fantaisie, peu désireux non plus de viser à l'originalité des sujets, alors que la vie, les écrits de ses contemporains ou prédécesseurs, toute situation observée ou vécue lui fournissent l'occasion de manifester l'agilité de son esprit et, surtout, de goûter le plaisir. Il sera, dans le domaine de la création littéraire, l'homme du poème de circonstance, né spontanément sous la plume, comme produit au moment même où l'événement qui l'a inspiré avait lieu, l'homme de la suite, du léger remaniement d'un texte déjà existant. Le désengagement du prince face à l'écriture — il n'écrit pas pour être lu, bien entendu, même s'il presse les frères Walther de publier ses ouvrages et se réjouit de l'initiative de madame de Staël qui assure en 1808 l'édition de ses meilleures pages, il ne rédige pas des mémoires, mais des « fragments », ce qui lui permet, au gré de sa fantaisie, de sauter de tel épisode à tel autre, de la jeunesse à la vieillesse, dans un jubilatoire et aristocratique décousu, — n'est que le reflet de l'attitude de l'homme politique et social qu'il fut : soldat héroïque plutôt que stratège ambitieux, observateur politique ironique plutôt qu'acteur de premier plan¹², séducteur de l'instant plutôt que libertin calculateur, grand seigneur ouvrant son salon à qui veut bien y manifester un esprit brillant plutôt que rigoureux censeur fermant sa porte à ceux qui n'ont pas le bon goût de penser comme lui. Moyen de sauvegarder en toute occasion une totale liberté d'esprit et d'action, la volonté de s'abandonner au rythme des événements tout en gardant les sens en éveil, de s'emparer, avec à-propos, de la moindre occasion pour réaliser une belle action guerrière, une bonne facétie, un mot d'esprit, de séduire une aimable créature, d'écrire un poème ou une quelconque page, est aussi moyen de lutter contre l'inexorable fuite des jours, contre la

¹¹ Voir l'article de Roland Mortier, « Charles-Joseph de Ligne, écrivain dilettante et prince européen », *Dix-huitième siècle*, n°25, 1993, pp. 225-238.

¹² A propos de la carrière militaire de Ligne, voir Raymond Recouly, *Le Prince de Ligne, la douceur de vivre*, Paris, édition de France, 1927.

mort qui n'a jamais cessé de hanter un prince heureux de vivre et de saisir, en une volupté hédoniste de chaque heure, toutes les possibilités de goûter le plaisir. Militaire, courtisan, mondain, séducteur ou écrivain, Ligne, homme Protée, se forge une statue coulée dans un bronze rendu homogène par la fidélité à une mondanité essentielle qu'il cultive naturellement, à peine altérée d'une angoisse existentielle que l'action et la parole prononcée ou scellée sur le papier permettent d'atténuer. Une cohérence se dégage donc de la vie de Ligne, marquée par cette volonté de rester dans « l'entre-deux », pour reprendre l'expression d'Alain Pons, qui, dans l'introduction à l'ouvrage de Castiglione, délimite ainsi le lieu où se manifeste le parfait courtisan : « La place de l'homme de cour est dans l'entre-deux, [...] à mi-chemin entre le pouvoir et l'appartement privé. »¹³

Mon propos sera donc d'examiner comment se traduit cette *sprezzatura*, ainsi que Castiglione désigne la désinvolture aristocratique, dès lors que Ligne s'engage dans l'acte d'écriture. En matière de littérature, la place du prince est encore dans un « entre-deux », entre la pure création inspirée et l'imitation, entre la revendication du statut d'auteur original et en recherche permanente d'innovation et le refus aristocratique de prendre la plume. Ligne n'est pas un homme politique qui taquine la muse, mais un mondain qui taquine la politique, la guerre, la séduction féminine, les belles-lettres, dans un souci constant de préserver sa liberté de mouvement, son indépendance intellectuelle. Comme il fait des bons mots ou des saillies drolatiques « presque sans y penser », le prince écrit des contes, des poésies gaillardes, galantes et badines, des suites de roman qui semblent naître sous sa plume par la grâce immanente d'une subite inspiration. Mais comment concilier l'imitation et le besoin d'affirmer une indépendance d'esprit et d'action sans cesse revendiquée ? Paradoxe apparent que le prince résout car ce sens de l'à-propos n'entrave en rien la volonté de donner une signification à l'œuvre entreprise. Ligne, en ce sens, se révèle un parfait classique de l'écriture : à travers le décousu, l'impromptu et l'adéquation aux circonstances, se dessine une pensée, nourrie de tolérance et d'ouverture, et un amour des belles-lettres, seules garantes d'une certaine forme de bonheur.

¹³ Alain Pons, Introduction au *Courtisan*, p. XIV.

Si le prince de Ligne se révèle souvent un fin stratège militaire — la lettre qu'il adresse à l'empereur François le 29 août 1809 en arrivant à Commorn de retour de Moravie, illustrée par les plans de déplacement des troupes¹⁴, témoigne d'une véritable science poliorcétique et d'un art consommé de la stratégie d'encercllement —, ses vues en ce domaine, dans la dernière partie de son existence, restent à l'état de théories énoncées par un guerrier qui n'est plus engagé dans les combats à mener ni consulté sur la marche à suivre. Encore qu'au milieu même des plans les plus élaborés, le prince se serait ménagé — il emploie sans réserve l'irréel du passé, non sollicité qu'il est pour donner son avis — des moments susceptibles de permettre à des actions spontanées de surgir opportunément : « J'aime ces masses de bataillons », écrit-il à l'empereur, « parce qu'elles peuvent se déployer où l'on veut, avantage qu'elles ont sur les carrés qui ne sont bons que pour la défensive. »¹⁵ Eût-il été amené à négocier avec Napoléon, Ligne se serait encore révélé l'homme de l'instant, prêt à profiter de l'occasion fugace à lui offerte : « On peut saisir un moment d'élévation ou de vanité ou de coup de théâtre, ou d'hypocrisie ou même de grande politique », professe-t-il¹⁶. Mais lorsqu'il est au cœur du feu, en ses jeunes et guerroyantes années, Charles-Joseph refuse toute idée de plan préétabli, préférant se ménager, à la faveur des circonstances, la possibilité de saisir le moment opportun, comme dans la conversation, il ne se refusera jamais l'occasion de faire un bon mot. A son fils bien-aimé, Charles, qui sera tué par les Français dans l'Argonne le 14 septembre 1792, il écrit, le 12 mai 1788, du camp d'Elisabeth Gorod : « ... je me suis arrangé avec quelques régiments de cheval-légers pour une bonne charge bien vigoureuse. Je n'en ai jamais faite (sic) qu'à la tête de dix houlans contre cinq ou six houzars prussiens ivres. Vous m'avouerez que ce n'est pas là l'action la plus mémorable de ce siècle. Je ne veux pas m'enfermer dans ces carrés où l'on se met comme dans une boîte, d'où l'on ouvre une porte pour entrer et sortir. On commande toujours quand on en a envie un jour de bataille, de façon que je suis bien sûr que sans avoir un corps, il

¹⁴ Ligne, *Fragments de l'histoire de ma vie*, Paris, François Bourin, 1989, pp. 352-355.

¹⁵ *Ibid.*, p. 354.

¹⁶ *Ibid.*, p. 356.

n'arrivera que ce que je voudrai où je serai. »¹⁷ La métaphore est explicite : c'est toute idée d'enfermement que Ligne refuse, trop désireux de préserver une liberté de mouvement que réclame son indépendance d'esprit. A la guerre, il privilégiera toujours « l'élan du génie qui fait voler à la victoire. »¹⁸

Dans les salons, la règle du prince pour garantir l'élégance de la forme et la victoire incontestée est de même obédience : « [...] du neuf, du piquant, [...] de l'imagination, de jolis détails, peut-être même des disparates heureuses, des choses imprévues qui partent comme un éclair, [...] de l'à-propos, de la négligence, une manière à soi en écrivant ou en parlant »¹⁹ assurent le succès et génèrent le plaisir. Et force est de convenir que Ligne excelle à saisir au vol l'instant opportun pour laisser jaillir la pointe, la saillie heureuse. Ainsi, face au duc Albert, battu à Jemmapes le 6 novembre 1792, manifeste-t-il la verve de son esprit : « Il me demanda, la première fois que je le vis après la bataille de Jemmapes qu'il avait perdue », raconte le prince, « si je le trouvais changé depuis une maladie qui en avait été la suite. Je vous trouve, monseigneur, lui dis-je, l'air encore un peu défait. »²⁰ Le sens de l'à-propos déployé par le prince de Ligne honore également ce que Castiglione appelle les *bischizzi* et qu'il considère comme appartenant à l'arsenal spirituel de l'homme de cour.²¹ Ligne brille en cette matière où l'occasion seule fait naître la repartie : « ... à celui qui me disait qu'il s'était cassé la *canicule*. — C'est dangereux, lui dis-je, quand cela arrive au temps de la *clavicule* », rapporte-t-il dans ses souvenirs.²²

¹⁷ *Ibid.*, pp. 252-253.

¹⁸ Ligne, *Mes Ecartis ou ma tête en liberté*, Paris, édition François Bourin, 1989, p. 691.

¹⁹ *Ibid.*, p. 682.

²⁰ Ligne, *Fragments*, p. 150. Je ne résiste pas, quitte à alourdir ces pages, au plaisir de livrer au lecteur cette pointe ligniste : « Je voudrais faire faire mon portrait, me dit un jour un prince d'Empire. A Paris, quel peintre me conseillez-vous ? - Prenez, lui dis-je, Oudry. Comme plusieurs de ceux qui l'avaient entendu savaient que c'est un peintre d'animaux, cela les amusa. » (*Ibid.*, p. 288)

²¹ « Il y a encore une autre sorte de bons mots que nous appelons *bischizzi* qui consiste à changer, ajouter ou enlever une lettre à une syllabe, comme fait celui qui dit : 'Tu dois être plus savant dans la langue *latrine* que dans la langue grecque' » (Castiglione, *op. cit.*, Livre II, p. 182)

²² *Fragments...*, p. 288.

De même les fêtes, et leur corollaire inévitable, les facéties, doivent obéir à la plus grande spontanéité, sans qu'aucune préparation soit venue en perturber le fulgurant jaillissement. Confronté à la rigueur et à l'ennui qui envahissent la cour de Vienne à partir de 1800, Ligne se prend à regretter le temps de l'empereur François Ier, qui « aimait les fêtes sans apprêt »²³. Le prince ne se refuse jamais la satisfaction d'une bonne facétie que son esprit crée spontanément parce que les circonstances, qu'il ne cherche jamais à provoquer, sont propices à sa réalisation. A Ockzakoff, en juillet 1788, une « troupe dorée » part-elle au combat ? Ligne lâche les dromadaires qu'il a ramenés de Turquie sur le passage des soldats : « Deux ou trois généraux à bas et l'escadron d'escorte, moitié culbuté, moitié en diable », tel est le résultat, jubilatoire, d'un bon tour semblable à ceux que Castiglione recommande dans *Le Courtisan*²⁴. Guerre et plaisir se mêlent en cette autre circonstance où la facétie spontanée provoque le plaisir de son auteur : « Je voyageais en Suisse », raconte le prince, « Je traverse une vallée où exerçait la milice du canton. Me voilà hors de ma voiture, et je commande. Les bonnes gens, sans savoir si j'ai quelque mission pour cela, m'obéissent : à droite, à gauche, en front, des alignements, des déploiements. Je les instruis. Je corrige leurs principes donnés par quelques déserteurs et je remonte en voiture, en me moquant de moi-même [...] »²⁵

Mais ici encore, dans les facéties comme à la guerre ou dans les bons mots, l'esprit de système est rejeté. Seule l'aptitude à saisir l'instant est déclarée opérante et Ligne condamne les facétieux de profession, ceux qui se font un devoir d'amuser leur entourage : « Ils sont fatigants », écrit-il, « on les annonce, ils s'en font un métier. On en voit qui s'appesantissent ou qui se répètent sur quelque chose d'assez gai qui leur est arrivé. Ils sont terribles à rencontrer. Qu'on soit ce qu'on est, on est toujours mieux. »²⁶

²³ *Ibid.*, p. 80.

²⁴ *Ibid.*, p. 254. Castiglione écrit : « Il semble que le bon tour n'est rien d'autre qu'une amicale tromperie en des manières qui n'offensent pas, ou à tout le moins, peu. » (*Op. cit.*, Livre II, p. 208)

²⁵ *Fragments...*, p. 310.

²⁶ *Mes Ecarts...*, p. 683.

S'agit-il de séduction ? Ligne se fait encore le chantre de l'impromptu et du naturel. Le prince distingue le libertin et le débauché et il se réclame de la confrérie de la débauche et non de celle du libertinage, car le premier applique un esprit de système que le second récuse et que Ligne, en ce domaine comme en d'autres, dénonce : « Si le libertin est puissant », note-t-il, « il se fait injuste, tyran, vindicatif. Si le débauché ne réussit pas, il s'en moque, il n'y met aucun prix : il n'a pas d'objet fixe. 'Je ferai, dit le débauché, aujourd'hui une débauche, pour me distraire de mes occupations.' Le libertin s'en fait une occupation. »²⁷ En cette matière, Ligne n'est ni un Lovelace ni un Valmont — « [...] qui n'a pas horreur des moyens du vicomte de Valmont ? » écrit-il²⁸ — et toute idée de projet lui est étrangère. Saisir l'instant, en une volupté hédoniste, est la seule règle, non écrite, non dite, innée en somme. Au cours d'une promenade avec sa fille Euphémie, il rencontre une délicieuse jeune fille qui a sombré dans la mélancolie pour n'avoir pas pu épouser un séduisant jardinier-laquais du nom d'Augustin, et que sa mère conduit sur les lieux où elle avait ses rendez-vous amoureux afin de tenter de provoquer un choc salutaire. Ligne s'improvise aussitôt médecin : « Je vais lui parler, madame », dit-il à la mère, « [...] Si j'en tire un hélas ! une larme, elle est sauvée. » Médecin des âmes, le prince est ici, on s'en doute, avant tout un médecin du corps : « Après une vingtaine de pas vers le lieu de la guérison », poursuit-il, « je commençais, en y entrant, à en administrer les moyens qui m'y paraissaient les plus simples. Je l'embrassai ; elle me regarda. Je l'embrassai : elle sourit. [...] Je l'embrassai encore : elle ne dit plus rien, mais elle m'avait embrassé... Et d'embrassé et d'embrassé que j'avais été... je devins embarrassé en allant retrouver sa mère et ma fille. »²⁹ Séduction à vertu thérapeutique, dans laquelle les partenaires consentants trouvent un bonheur passager et dont le prince, avec sa gaieté coutumière, tire une leçon sur le rôle merveilleux du hasard : « La morale de cela, c'est qu'il ne faut rien cacher au médecin. Si la bonne maman ne m'avait pas montré l'endroit où Augustin travaillait en chemise, se haussant et se baissant,

²⁷ *Contes immoraux*, Paris, 10/18, 1999, p. 272.

²⁸ Cité par Chantal Thomas, Introduction aux *Fragments*, p. 18.

²⁹ *Fragments*, pp. 204-205

je n'aurais jamais osé hasarder une cure semblable. »³⁰ Ailleurs une ravissante sollicitieuse que l'empereur Joseph II n'a pas le temps de recevoir est envoyée opportunément vers le prince de Ligne ; s'ensuit une scène impromptue digne des romans galants et qui donne lieu à un des passages les plus célèbres des *Fragments*, ponctué des *Fürst* (prince) que la dame, dont la vertu chancelle par degrés, lance à chacune des étapes de la séduction spontanée que le prince engage aussitôt. « Et après le dernier [soupon] que j'aurais pu prendre pour en être un d'amour, si j'avais été plus fat », conclut Ligne, « elle me dit le plus joli *Fürst* du monde dicté par la pudeur et enfin un *Fürst* de reconnaissance et d'amitié qui me consola de toutes les peines que je lui avais données pour lui procurer la mienne. »³¹ A 71 ans, la même aventure lui survient avec, dit-il, « une blonde assez jolie que je pris pour une paysanne de Schönau. »³² En 1811 — le prince a alors 77 ans ! — il séduit, au petit matin et au bord d'une rivière, [s]a cuisinière qu'[il] n'avai[t] jamais remarquée » mais qui lui offre, en cette occurrence, le spectacle charmant d'une toilette bucolique des plus affriolantes. « Elle a été coupable et j'ai été heureux », conclut-il, « je suis venu me recoucher, comme si de rien n'était. »³³

« Comme si de rien n'était », car rien n'a été prévu, tout a jailli dans l'éclair éblouissant d'un instant. L'absence de projet, de système, génératrice de bonheur intense, procède d'une part de cet esprit de la mondanité que Ligne met en application — ou du moins qu'il adopte avec naturel et absence d'artifice —, esprit de la mondanité qui présuppose une totale liberté de penser et d'agir. Partir à la recherche délibérée du plaisir, du bon mot, de l'action glorieuse, de la conquête amoureuse, c'est aliéner une part de son indépendance, c'est rejoindre ce que Castiglione appelle « l'ignoble » : « [...] qu'est-ce que l'ignoble ? » écrit Alain Pons dans la préface du *Courtisan*, « C'est celui qui pêche par trop de soin, de diligence, de travail, d'étude, d'artifice en un mot. »³⁴ C'est aussi celui qui, ce

³⁰ *Ibid.*, p. 205.

³¹ *Ibid.*, p. 206.

³² *Ibid.*, p. 314

³³ *Ibid.*, p. 404.

³⁴ Alain Pons, *op. cit.*, p. XXIII.

faisant, s'ingénie à agir sur les circonstances, tente de les créer au lieu de s'abandonner à elles. « Mais quel plaisir », professe le prince de Ligne, « de n'avoir d'obligation à personne et de ne devoir le peu que j'ai qu'à la justice ! »³⁵ Même si, suprême élégance, il faut pour cela invoquer une indolence naturelle plutôt qu'un souci d'individualisme : « [...] ma paresse me tient très éloigné des bassesses qu'il faut faire pour réussir », affirme Ligne³⁶. Mais l'absence de projet participe aussi de la volonté permanente de maîtriser le temps, de l'asservir, de l'abolir, de perdre la conscience de sa fuite ; être prêt à saisir toute occasion susceptible de faire naître le plaisir, c'est aussi repousser la mort, prolonger une vie dont la précarité est pour Ligne source d'angoisse. Le prince craint la mort et, tour à tour provocateur et superstitieux, vit dans la perspective de sa propre finitude. « Il ne tient qu'à moi d'être vieux. J'ai de quoi. Mais j'ai dit : je ne le suis pas, et cela me réussit. [...] Je me dis aussi : je ne veux pas mourir. Je ne sais comment cela réussira », écrit-il³⁷. Mais il ne se refuse pas les secours de l'occulte et une voyante lui prédit qu'il vivra tant qu'il aura un cheveu noir. « Je regarde ma queue », dit-il, « elle l'est presque tout entière et, à l'exception de quelques petites mèches blanches, surtout sur la face gauche. Cela va bien [...] »³⁸ En refusant de s'enfermer dans un système et dans des projets qui seraient autant de nécessités de jeter des balises sur le temps qui vient et les incertitudes qu'il recèle, en se laissant porter au gré de sa fantaisie et des événements, le prince se donne l'illusion de recommencer constamment la vie, de se trouver entraîné, en une effervescente rassurance, dans une spirale de l'éternel retour. D'où ce thème du « rondeau », repris avec une vigoureuse constance tout au long des mémoires, et qui vient apporter chaque fois la preuve que tout recommence. « La vie est un rondeau », ne cesse de proclamer le prince vieillissant, qu'il retrouve au Kaltenberg les mêmes animaux que ceux qu'il a élevés à Belœil dans ses jeunes années³⁹,

³⁵ *Fragments*, p. 175.

³⁶ *Ibid.*, p. 125.

³⁷ *Ibid.*, p. 276.

³⁸ *Ibid.*, p. 277.

³⁹ *Ibid.*, p. 189.

qu'il professe devant l'évêque milord comte de Bristol une aversion pour les Français qu'il manifestait déjà dans sa jeunesse⁴⁰, ou qu'il suive, à cinquante-et-un ans d'écart, le même chemin sur les bords du Danube⁴¹. Refuser de se laisser enfermer dans l'esprit de système et dans un projet, c'est jouir de l'heure fugitive, s'abandonner à toutes les surprises du possible, croire en un éternel recommencement, c'est acquérir la certitude que la mort ne viendra jamais. La guerre, par l'accélération qu'elle procure, entraîne Ligne dans un vertige d'action, l'incite à entretenir ce que Chantal Thomas appelle « cette rapidité à saisir chaque instant comme s'il était le dernier »⁴². Guerre, plaisir, fêtes, tout se confond d'ailleurs dans une permanente et vertigineuse saisie de l'instant : « La guerre se déclare », écrit le prince, « et le second plus beau jour de ma vie, je me crois plus que tous les demi-dieux de la Fable. Je marche fièrement à la tête de ma compagnie par un temps, un froid, une glace inconcevable. J'y fais dessus une chute terrible avec mon cheval. Je fais mes embarras, ne me couche point pour veiller à la désertion ou courir après les déserteurs. Et je passe le reste de l'hiver dans mon cantonnement des Ardennes où des chevreuils, des loups et des fêtes au château d'Ansembourg, où l'on se ruinait pour me faire honneur, m'amusèrent infiniment. »⁴³ Si la guerre précipite la durée et provoque l'oubli du temps qui passe, le plaisir amoureux le fixe et semble l'arrêter, permettant le même détachement : « L'empereur Joseph soupa plusieurs fois chez moi et y fut extrêmement aimable. Il me pardonna d'y arriver plus tard que lui parce que certaine aventure me faisait oublier les heures », écrit Ligne⁴⁴. Croire et affirmer que chaque nouvelle aventure est la dernière est aussi un moyen éprouvé pour se rassurer face à la mort. A soixante ans, amoureux une nouvelle fois, Ligne s'inquiète : « J'ai une muraille à ma charmante maison de Kaltenberg où il y a le chiffre et la lettre initiale de la femme que j'aime et qui m'aime. Je crois toujours que c'est la dernière : Oh ! cette fois-ci l'est certainement. [...] »

⁴⁰ *Ibid.*, p. 231.

⁴¹ *Ibid.*, p. 313.

⁴² Introduction à l'édition François Bourin, p. 14.

⁴³ *Fragments*, p. 71.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 92.

Vraisemblablement ceci sera la fin de ma belle carrière, embellie encore par cette dernière passion qui en fait la clôture » écrit-il en forme d'invocation propitiatoire, tant sont puissants le désir que cela recommence et la crainte que cela n'arrive plus⁴⁵. Mais en 1789, au moment où le soulèvement des Pays-Bas provoque son assignation à résider à Belgrade, il révèle : « Un ordre injuste et barbare m'exclut de la capitale. [...] Et une petite passion qui m'est arrivée depuis celle dont j'ai parlé plus haut et que je croyais la dernière, me console de cette injustice. »⁴⁶ Le temps, encore une fois, a été vaincu.

Mais quelle place occupe l'écriture dans ces activités qui absorbent la vie du prince et, surtout, quel rapport entretient-elle avec la guerre, la politique et les plaisirs ? Nous allons y retrouver le même abandon aux circonstances, le même naturel.

Face à la création littéraire, le prince manifeste pourtant une attitude quelque peu insolite : il s'astreint au travail d'écrivain, avec une surprenante régularité, chaque jour, de son lever jusqu'à trois heures de l'après-midi. Mais ce n'est là que le cadre donné à une occupation où il entre plus de sens de l'à-propos et de spontanéité que de réel souci de produire, à heure fixe, un texte savamment composé, rigoureusement projeté. Écrire est avant tout pour le prince une activité de divertissement à laquelle il ne faut attacher qu'une importance relative, dont il n'attend ni la gloire ni la fortune⁴⁷. Dans l'« Épître aux frères Walther », ses imprimeurs de Dresde, il révèle ce qu'est pour lui l'acte d'écriture :

Excusez, oubliez, passez la qualité.
Il n'est pas employé. Que voulez-vous qu'il fasse ?
Il ne fait point de mal, hormis à ses lecteurs.⁴⁸

⁴⁵ *Ibid.*, p. 129.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 134.

⁴⁷ Voir à ce propos l'article de Roland Mortier, « Le prince de Ligne, écrivain dilettante et prince européen », *Dix-huitième siècle*, n°25, 1993, pp. 225-238.

⁴⁸ *Poésies dites et inédites du prince de Ligne*, Paris, Jean Naert, 1925, publiées par E. de Ganay et C-A. Cantacuzène.

C'est combiner l'esprit de liberté et l'esprit de mondanité que de laisser jaillir, à la faveur des événements, un texte impromptu, de prendre, çà et là, l'idée qu'un autre a conçue et travaillée, et de lui infliger, tout en gardant le ton et la manière, quelque subtile distorsion, manifestation d'une évidente agilité intellectuelle, laquelle n'est pas exempte toutefois d'une intention précise. Ligne, ici encore, demeure dans un « entre-deux », subtilement délimité encore que naturel, adoptant l'attitude de l'écrivain telle que l'envisage Castiglione, c'est-à-dire une libre imitation dans laquelle entre une part d'originalité⁴⁹.

On ne dénombre pas la quantité de pièces de circonstances que le prince écrit, d'une plume souvent alerte, dans la précipitation d'une situation insolite ou banale qui provoque aussitôt un éveil des sens et un besoin irrésistible d'écrire. Raymond Trousson, dans « Les curiosités littéraires du prince de Ligne »⁵⁰, nous éclaire sur les goûts de Charles-Joseph en matière de belles-lettres, en particulier en ce qui concerne la poésie. Ligne est amateur de chansons et de refrains (Panard, Favart, Piis, Després) et il est grand lecteur de l'*Almanach des Muses*. Il apprécie Colardeau, Malfilâtre, Dorat, Lagrange-Chancel, Gentil-Bernard et son *Art d'aimer*. Il est surtout influencé par un homme qu'il connut bien : le chevalier de Boufflers⁵¹. « L'ami Boufflers », écrit Charles-Adolphe Cantacuzène, « surplombe d'une élégance mutine la muse éparpillée du prince, depuis les vieux jeunes jours jusqu'au Congrès de Vienne. »⁵² Le recueil publié par Ganay et Cantacuzène présente des poésies inspirées de ces modèles, Ligne se soumettant à une *imitatio* spontanée, les pièces les plus diverses surgissant sous sa plume en une fulgurance créatrice, sans préméditation ni projet tracé. Le prince de Ligne résout à sa manière les paradoxes que présente l'écriture classique : imitation et renouvellement, naturel et contraintes imposées par les règles, la solution se trouvant dans

⁴⁹ Voir Alain Pons, *op. cit.*, p. XXI.

⁵⁰ Dans *Nouvelles Annales du prince de Ligne*, IV, 1986, pp. 91-124.

⁵¹ Catherine-Stanislas, marquis de Boufflers (Lunéville, 1738-Paris, 1815), connu comme poète de salon sous le titre de « chevalier de Boufflers », faisait des vers publiés dans l'*Almanach des Muses*. Eternel voyageur, il fut, comme Ligne, un séducteur patenté et un esprit épris d'indépendance.

⁵² Postface aux *Poésies dites et inédites du prince de Ligne*, p. 55.

cette disponibilité à saisir l'événement tout en ayant à l'esprit les canons esthétiques des modèles admirés.

Le prince Zouboff⁵³ propose-t-il au prince de le conduire en wiski ? Un poème naît aussitôt, dont la fin révèle tout l'à-propos :

Je vous suppose un cocher détestable
Et ne veux avec vous, mon prince, aller au diable.
De la part de monsieur de Ligne,
Aujourd'hui, venez sans façons
Dîner chez cette Clary Ligne,
Copiant mes vers et mes chansons.⁵⁴

L'immédiateté est encore plus nette dans une pièce adressée à Elisabeth Vigée-Lebrun, composée tout en conversant avec elle : « A madame Lebrun », écrit le prince en avant-propos, « le plus habile peintre du siècle, à qui j'avais prêté une de mes maisons à Kaltenberg. J'écrivais ceci en parlant avec elle, et le lui laissai sur la table. »⁵⁵ Dans cette technique de l'impromptu, Ligne adopte la méthode du chevalier de Boufflers dont il écrivait : « On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues sur les grands chemins avec son argent. »⁵⁶ La poésie d'invitation à Zouboff rappelle le poème que Boufflers adresse au prince de B***, « Vers à monsieur le prince de B*** pour l'inviter à venir dans une campagne que sa sœur avait meublée pour le recevoir »⁵⁷. Le prince de Ligne aperçoit-il trois charmantes dames prenant leur bain dans une rivière ? Un poème surgit aussitôt, en manière de couplets, sur l'air « Lison dormait », précédé de cet avis : « Mesdames de..., l'une mère, l'autre fille, et la troisième belle-fille, se baignaient sur un banc de sable, au milieu d'une grande rivière. Il n'y a jamais eu, il

⁵³ Le prince Platow Zouboff (1765-1817) fut le dernier favori de Catherine II. Il fut, dit-on, le principal instigateur du partage de la Pologne et joua un rôle essentiel dans l'assassinat de Paul I^{er}.

⁵⁴ *Poésies dites et inédites*, p. 14.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 16.

⁵⁶ *Ibid.*, p. XLVIII.

⁵⁷ Boufflers, *Poésies diverses*, Paris, Quantin, 1886, p. 39. Deux poèmes sont d'ailleurs consacrés au prince de Ligne, apologie des éminentes qualités de l'ami, du militaire, de l'écrivain et de l'homme du monde.

n'y aura jamais rien d'aussi joli. Mais on n'osait pas regarder ; et puis c'était trop loin. »⁵⁸ Rappel peut-être d'une pièce de circonstance composée par le chevalier de Boufflers et intitulée « Chanson sur trois dames, amies de l'auteur, dont le nom commence à l'une par un A, à l'autre par un B, et à la troisième par un C ». ⁵⁹

L'art de l'impromptu se révèle chez Ligne dans le recueil peu connu de poésies libertines, sorti des presses de l'imprimerie personnelle du prince⁶⁰. Ces poésies forment le troisième et dernier volume d'une trilogie sans titre, signalée pour la première fois par M. Voisin dans le *Messenger des sciences historiques de Belgique*, sous celui de *Poésies légères du prince de....*, d'après les deux premiers volumes appartenant alors à R. Chalon. Ces deux premiers volumes ont disparu, mais le troisième, décrit par H. Le Hon, a été réimprimé en 1867 et porte le titre de *Sens devant derrière*, « intitulé gaillard »⁶¹, choisi par l'auteur anonyme de l'avant-propos. Le prince compose ces poésies libertines en ses juvéniles années, cédant ici encore avec ardeur à l'impulsion de l'instant. La première pièce est ainsi présentée : « J'étais bien jeune alors quand je fis cette ode. Je ne me souviens plus de ce qui me dégoûtait des femmes dans ce moment-là. Peut-être qu'elles m'avaient trop mal, ou trop bien traité. »⁶² Suit un poème grivois à l'éloge de la masturbation, résultat éphémère d'un instant de dégoût féminin :

C'est du plaisir de la branlade
Que je fais aujourd'hui parade
Et dont je chante le bonheur.⁶³

Ailleurs, c'est une circonstance militaire qui provoque la naissance d'un poème : « Un général de mauvaise humeur était furieux

⁵⁸ *Poésies dites et inédites*, p. 22-23.

⁵⁹ Boufflers, *op.cit.*, pp. 99-100.

⁶⁰ A propos de cette imprimerie privée, voir l'article de Frédéric Hayez et Jeroom Vercruyse, « L'imprimerie privée des princes de Ligne », *Nouvelles Annales du prince de Ligne*, Hayez, 1987, pp. 7-75.

⁶¹ *Op. cit.*, p. II.

⁶² *Ibid.*, p. 3.

⁶³ *Ibid.*, p. 3.

qu'étant colonel, je m'arrêtais souvent au coin d'un bois, pour faire une halte avec mes officiers tout aussi joyeux et aussi fous que moi. C'est sur l'air *A table, je suis Grégoire*. »⁶⁴ Ailleurs encore, c'est la colère provoquée par le traitement qu'on lui inflige à la cour de Versailles qui suscite en lui le désir de prendre la plume : « On me força de faire ma cour, à la cour où je n'allais jamais avant le règne de la reine (Marie-Antoinette) ; c'était, je crois, en 1773 ou en 1774. Moi qui ne suis jamais malade, je le devins presque. On m'obligea à prendre un lavement. Je devins furieux et j'écrivis ceci, car *facit indignatio versum*. »⁶⁵ Toujours la présentation de ces textes, de qualité et d'intérêt variables, laisse transparaître l'idée de rapidité, l'absence de préparation, jusqu'à cette pièce, offerte comme « une petite plaisanterie sur le compte de madame de ..., en la quittant, sur l'air de *La Pougeade* » :

Pour se venger d'une infidèle,
Il n'est rien de tel qu'une chanson,
Je m'en vais faire, sans façons,
Le portrait de ma belle.⁶⁶

La spontanéité que le prince adopte en matière d'écriture va de pair avec une imitation mesurée, habile compromis entre la servilité et la capacité créatrice.

Si l'on considère la prière que Charles-Joseph adresse à Dieu — un degré minimal de la création littéraire — on y trouve une rigoureuse application de cette voie médiane qu'il se plaît à définir lorsqu'il évoque sa foi religieuse : « Je crois que je suis dévot sans être pieux », écrit-il, « chrétien sans être assez catholique, mais près de le devenir. »⁶⁷ On admirera un sens de la nuance, lequel, dans une tradition digne des moralistes du XVII^e siècle, répond à un souci de parvenir à la meilleure définition possible, toute en subtils méandres, de ce que le prince pense être : membre à part entière de

⁶⁴ *Ibid.*, p. 7.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 17.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 287.

la communauté chrétienne, mais membre soucieux avant tout de préserver sa liberté. Cette liberté l'entraîne à composer une prière, originale certes, mais répondant aux exigences du canon dogmatique, une prière qui est à la fois soumission au code et dérivation créatrice : « Je ne sais pas dire un chapelet, je ne sais pas lire à la messe. J'improvise à peu près comme ceci : Mon Dieu, je vous demande pardon de vous avoir offensé en pensées, actions, paroles, scandales en tous genres, mauvais exemples pour mes gens et mes fils dont je n'ai pas toujours soigné la religion et que j'ai peut-être engagés à la négliger. Je vous demande pardon de trois ou quatre genres de péchés plus gros que les autres comme séductions et peut-être ce qu'on appelle cas réservés. »⁶⁸ Ainsi le prince s'adresse-t-il à Dieu, en un *Confiteor* et un acte de contrition en partie conformes aux originaux canoniques, en plus grande encore fruits d'une improvisation naturelle et parfaitement libre. Son *Credo* est également un dérivé personnel de la prière traditionnelle imposée par l'Eglise : « Je crois en Vous, je vous adore, je vous crains et j'espère. Votre justice, ô mon Dieu, me fait trembler et votre miséricorde me rassure. »⁶⁹

Le prince témoigne, dès lors qu'il devient créateur littéraire, d'une remarquable faculté d'adaptation, en corrélation avec le talent d'imitateur qu'il déploie dans les salons. En cela il est en conformité avec l'éthique aristocratique élaborée par le chevalier de Méré qui écrivait quelque cent cinquante ans avant Charles-Joseph : « Il y a des rôles plus avantageux les uns que les autres, la Fortune dispose et nous ne choisissons pas ; mais de quelque nature que soit celui qui se présente, on est toujours bon acteur quand on le sait bien jouer. »⁷⁰ Cette aptitude génère dans les cercles mondains une remarquable adaptation à l'auditoire, talent que le prince manifeste sans cesse et qu'il définit en disant qu'il faut « prendre le ton de ceux que l'on veut captiver ». Et il ajoute : « Du précieux avec une intendante, un bel esprit de province, il faut savoir passer au grivois avec ses grenadiers ; de là, à la conversation d'un fermier ou d'un évêque de bonne compagnie, d'une fille de l'opéra, d'un campa-

⁶⁸ *Ibid.*, p. 430.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 430.

⁷⁰ Méré, « De l'esprit », t. II, p. 66.

gnard, d'un homme de goût, d'un ancien militaire ou d'une jolie petite extravagante de la Cour. »⁷¹ Cette imitation, lorsqu'elle s'incarne dans une composition écrite, n'est pas servilité, encore moins indifférence, elle témoigne du désir de sauvegarder en toute occasion une indépendance souveraine, de rester dans un entre-deux situé à mi-chemin de la création littéraire — activité somme toute toujours méprisante pour un authentique aristocrate — et du refus délibéré de prendre la plume — source de frustration pour un homme qui aspire malgré tout à s'illustrer dans les belles-lettres —. Ligne était un redoutable imitateur, habile à contrefaire des personnages aussi illustres et divers que Louis XV, Paul I^{er}, Casanova ou le prince Potemkin⁷². Comme il sait adopter le ton et les manières de ceux qu'il imite, il va se révéler un excellent imitateur stylistique, aux intentions variées. Le 26 décembre 1805, alors que Napoléon s'apprête à quitter Vienne, le prince a l'idée d'une de ces mystifications spontanées, littéraire cette fois, dont il a le secret : « J'ai eu bien peur, hier, veille de son départ. Pour mystifier ma famille », écrit-il, « je laisse sur ma table une proclamation noble, sensible, généreuse et touchante, signée *Napoléon, en partant*. J'attrape assez bien son style un peu échafaudé de sentiments et de sentences. Tout le monde pleure. On dit : Quel homme ! Il a tous les genres de séductions. Nous ne l'aimons pas, mais il n'y a pas là un mot qui ne porte à l'admiration. »⁷³ Faculté d'improviser adjointe à celle d'imiter parfaitement, tout en se donnant la volupté d'une authentique création : prêter à l'empereur qu'il admire et déteste à la fois des sentiments d'une noble élévation, dans un souci peut-être de donner de Napoléon une image qu'il voudrait en conformité avec la fascination que le stratège militaire exerce sur lui. Agissant ainsi, le prince satisfait à la fois à l'éthique mondaine, à l'esthétique littéraire, à l'expression d'un désir profond en même temps qu'il s'adonne à une de ses activités favorites : distraire ses proches. De telles facultés à improviser, à imiter en imprimant sa pâte personnelle, pour plaire et amuser, se retrouvent en maintes circonstances. Évoquant le comte de Bonneval⁷⁴, il raconte à son ami Casanova, dans une

⁷¹ *Pensées, Mes écarts*, p. 691.

⁷² *Fragments*, p. 228.

⁷³ *Ibid.*, p. 306.

⁷⁴ Charles-Alexandre, comte de Bonneval (1675-1747), servit sous les ordres du prince

lettre écrite de Vienne le 16 décembre 1795, l'anecdote suivante. Bonneval, ayant perdu tout crédit auprès des Autrichiens et du prince Eugène, s'était vu refuser le commandement d'Esseck. A l'issue d'un repas, « Bonneval [...] enfanta ces malheureux couplets qui, quelques jours après, le firent employer, suivant mon grade, et le sien, aux Pays-Bas », nous dit le prince⁷⁵. Ces malheureux couplets sont sur l'air de *lampons, lampons* et ils constituent une vigoureuse satire des protégés du prince Eugène, Essel, Kock et Brouck-Amfen :

Quoique Ettel ne soit qu'un sot,
Et de plus un franc bigot,
Quoiqu'il soit mangeur d'hostie,
Sans argent il vous oublie.
*Lampons, etc.*⁷⁶

Et le prince de Ligne, avec un sens de l'à-propos et de l'ironie, ayant appris l'affaire d'un vieux général qui avait participé jadis au déjeuner, laisse jaillir immédiatement sa verve en adoptant le style de Bonneval :

Sur le même air

Sait-on pourquoi Bonneval,
Cet excellent général,
A l'oreille ayant la puce
Se fit couper le prépuce ?
*Lampons, etc.*⁷⁷

La chanson composée est toute de la même facture, reprenant fidèlement la structure de celle composée jadis par le comte, tout en libérant l'esprit satirique et joyeux du prince.

Eugène après avoir dû quitter la France pour avoir insulté madame de Maintenon et Chamillart. Il suivit le prince Eugène dans les campagnes de 1710, 1711 et 1712 jusqu'à ce que, l'ayant insulté à son tour, il se vit privé de ses dignités et contraint de se réfugier en Turquie.

⁷⁵ *Lettres*, Paris, éditions François Bourin, 1989, p. 656.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 656.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 657.

Mais Ligne obéit-il toujours simplement à la pulsion créatrice de l'instant et ne nourrit-il pas parfois, sinon un projet clairement établi, du moins une intention, lorsque, imitant des modèles, il reprend à son compte des œuvres antérieures ?

Roland Mortier, dans un article paru dans *Marche Romane* des mois d'août-octobre 1955 et intitulé « Le Prince de Ligne imitateur de Diderot », montre que Ligne, écrivant une adaptation théâtrale des *Bijoux indiscrets*⁷⁸, adopte cette voie médiane de l'entre-deux, par ailleurs signalée. Le titre qu'il donne à son adaptation, *Le Sultan du Congo ou Mangogul*, ainsi que les personnages qu'il met en scène, renvoie au roman de Diderot. Mais la fidélité du prince à son modèle n'est pas servilité et il ajoute des protagonistes : Mortidas, chef des gardes du sultan, Célimène, une dame de la ville, amie de Mirzoza. C'est surtout la visée du prince de Ligne qui est différente de celle de Diderot : laissant de côté la veine libertine exploitée par le modèle, il privilégie, étrangement, une optique moraliste, définissant clairement quelques types féminins.⁷⁹

Le prince se révèle un spécialiste de « l'imitation à écarts », les distorsions par rapport au modèle d'origine trahissant souvent un projet, non clairement défini certes, mais révélé par l'analyse. Du simple désir de plaire et d'exercer les feux de son ironie à celui, plus ambitieux peut-être, de livrer sa vision morale et politique, Ligne imitateur spontané en matière de belles-lettres rejoint le Ligne militaire, le Ligne politique, le Ligne mondain : détaché mais jamais indifférent, exerçant son art avec facilité, mais se tenant en marge de tout esprit de système, tout en laissant affleurer une pensée esthétique, éthique et politique.

Ainsi procède-t-il avec *Les Baisers* de Dorat, publiés en 1770. Une de ses maîtresses, en 1774 ou en 1775, lui a demandé le volume et Ligne profite de la circonstance pour joindre à son envoi des « baisers » de son cru dont le texte est précédé de l'adresse : « En envoyant ceux de Dorat que l'on m'avait demandés. »⁸⁰ Le ton

⁷⁸ Ligne, *Mélanges littéraires, militaires et sentimentaux*, Dresde, Walther, 1797, XVIII, pp. 245-192.

⁷⁹ Voir Roland Mortier, *op. cit.*, p. 4.

⁸⁰ *Poésies dites et inédites*, p. 38.

adopté par le prince dans cette pièce traduit une quadruple intention : ne pas se priver du plaisir d'exploiter une veine que Dorat, imitateur de Jean Second, poète du XVI^e siècle, avait utilisée avant lui ; se servir de cette occasion pour rendre hommage à la dame de ses pensées et entretenir, par la séduction de ses vers, une flamme qu'il lui importe de ne pas laisser s'éteindre ; ramener l'élégance précieuse et l'érotisme évanescent de Dorat à des réalités amoureuses, quoique empreintes de délicatesse, telles que Ligne les conçoit et les affectionne ; ironiser légèrement contre l'art de son modèle qu'il apprécie, mais qu'il juge par trop spirituel. « Dorat », écrit-il, « est le plus charmant poète léger de la France, et par conséquent du monde. Il est au-dessus des Italiens modernes. Il l'emporte en goût sur les Anciens. Il laisse Anacréon bien loin après lui. Mais », conclut-il en manière de pointe, « il a trop d'esprit. »⁸¹ Le premier des vingt poèmes qui composent le recueil de Dorat est repris par le prince avec une modification du titre. Dorat donne « Les Roses ou la moisson de Vénus », Ligne se contente d'écrire « Les Roses ». La grâce précieuse de Dorat se développe en arabesques sophistiquées : Vénus, « dans un de ces bosquets qui couvrent Paphos »⁸², éprouve de terribles tentations en apercevant le corps d'Ascagne endormi. Ses désirs sont d'autant plus vifs que le beau dormeur lui rappelle Adonis qu'elle a aimé naguère. Elle souhaite ardemment couvrir Ascagne de baisers, mais elle n'ose, de crainte de le réveiller. Elle transfère alors son désir sur une des roses qui parsèment Paphos :

Elle y porte la main, avec feu la respire,
En humecte sa bouche, et croit, dans son délire,
Ne baisant que les fleurs, caresser son amant.⁸³

Vénus sème des baisers sur les roses, puis sur tous les éléments de la nature qui s'offrent à elle et qui gardent la trace rougissante des désirs de la déesse. La délicatesse un peu mièvre de Dorat, ce « ramage plein de grâce, [ce] sifflement de serin » dont parle

⁸¹ *Mélanges*, XIII, p. 204.

⁸² Claude-Joseph Dorat, *Les Baisers*, Paris, Eryx, 1947, p. 15.

⁸³ *Ibid.*, p. 16.

Grimm⁸⁴, indispose le prince de Ligne qui ramène cet érotisme à des réalités plus charnelles :

Ce n'est point à Paphos qu'il faut chercher des roses.
 Sur les lèvres de ma maîtresse
 Dans ce moment je viens de les cueillir,
 Et les tourments de la tendresse
 On fait enfin place au plaisir.⁸⁵

Le prince remplace le « Je » de l'amant bucolique, auquel on ne prête aucune autre réalité que celle d'une entité éthérée, par le « Je » d'un être de chair lui-même en proie à des désirs bien réels et dans lequel on identifie sans peine Ligne en personne. Dans le cinquième poème, « La Réserve » — et ici le prince conserve le titre donné par Dorat —, le même amant supplie Thaïs de lui résister et de lui disputer âprement le neuvième baiser qu'il sollicite et dont il tirera une félicité d'autant plus grande qu'il aura dû le gagner de haute lutte. Le prince balaie cette préciosité calculée pour répondre simplement :

La Réserve
 Tu n'en connais que trop ! au milieu des bonheurs
 Ta délicatesse t'arrête.
 Demande-moi pardon : le calcul de ta tête
 Est toujours aux dépens de celui de nos cœurs.⁸⁶

Le septième baiser de Dorat, « Le Baiser deviné », présente Thaïs et ses compagnes occupées à un jeu discrètement érotique : Thaïs a les yeux bandés, les nymphes qui l'accompagnent l'embrassent tour à tour et elle doit deviner de qui vient le baiser qu'elle reçoit. L'amant, dissimulé dans un bosquet, n'y peut tenir : il s'élançait, les nymphes s'enfuient, il embrasse Thaïs qui, à ce baiser d'homme, se trouble et « s'allume aux rayons de [s]a flamme »⁸⁷.

⁸⁴ *Correspondance littéraire*, t. IV, p. 132, cité par Raymond Trousson, *Romans libertins du XVIII^e siècle*, Robert Laffont, collection «Bouquins», 1993, p. 888

⁸⁵ *Poésies dites et inédites*, p. 38.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 38.

⁸⁷ Dorat, *op. cit.*, p. 64.

Ligne s'insurge contre une telle légèreté, préférant considérer avec sérieux un érotisme qu'il applique quotidiennement :

Amour, tel le mien, ne connaît pas les jeux.
A mes baisers, je suis très sérieux,
Et crains toujours qu'un reste d'air farouche
Ne me fasse échapper la plus charmante bouche.⁸⁸

Dans le huitième baiser de Dorat, l'amant reproche à Thaïs de n'avoir pas dépassé les cent baisers qu'elle lui a la veille promis : « Tu me les as promis, mais sans passer le nombre », se plaint-il.⁸⁹ Suit une comparaison précieuse avec la nature qui n'est pas avare de ses dons et Thaïs est invitée à prodiguer à l'amant des « baisers innombrables »⁹⁰. Le prince de Ligne envisage la perspective de ces baisers de manière personnelle et avec réalisme. Il ironise contre la « déesse d'Amathonte » et fait remarquer qu'il compte les baisers que son amante lui donne, car « il est intéressé. »⁹¹ La veille, il en a obtenu trois, trente le jour même et il espère que le nombre de baisers sera, d'ici à la fin de l'année, proportionnel à l'adoration qu'il témoigne à sa conquête du moment.

Mais c'est surtout dans le vingtième poème que le prince révèle toute sa différence ; Dorat clôt son œuvre par « La Couronne de fleurs » ; l'amant conventionnel et éthéré des dix-neuf précédentes pièces se confond ici avec le poète qui en est l'auteur, dans une immodestie évidente :

Que penses-tu de mes écrits ?
Je dois aimer mes vers, puisqu'ils sont ton ouvrage

dit-il à Thaïs, son inspiratrice.⁹² Thaïs cueille alors des fleurs dont elle ceint la tête de l'amant-poète, concluant :

Il faut des couronnes de roses
A qui peignit l'amour et chanta les baisers.⁹³

⁸⁸ *Poésies dites et inédites*, p. 38.

⁸⁹ Dorat, *op. cit.*, p. 49.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 71.

⁹¹ *Poésies dites et inédites*, p. 38.

⁹² Dorat, *op. cit.*, p. 163.

⁹³ *Ibid.*, p. 164.

Ligne s'insurge contre une telle légèreté, préférant considérer avec sérieux un érotisme qu'il applique quotidiennement :

Amour, tel le mien, ne connaît pas les jeux.
A mes baisers, je suis très sérieux,
Et crains toujours qu'un reste d'air farouche
Ne me fasse échapper la plus charmante bouche.⁸⁸

Dans le huitième baiser de Dorat, l'amant reproche à Thaïs de n'avoir pas dépassé les cent baisers qu'elle lui a la veille promis : « Tu me les as promis, mais sans passer le nombre », se plaint-il.⁸⁹ Suit une comparaison précieuse avec la nature qui n'est pas avare de ses dons et Thaïs est invitée à prodiguer à l'amant des « baisers innombrables »⁹⁰. Le prince de Ligne envisage la perspective de ces baisers de manière personnelle et avec réalisme. Il ironise contre la « déesse d'Amathonte » et fait remarquer qu'il compte les baisers que son amante lui donne, car « il est intéressé. »⁹¹ La veille, il en a obtenu trois, trente le jour même et il espère que le nombre de baisers sera, d'ici à la fin de l'année, proportionnel à l'adoration qu'il témoigne à sa conquête du moment.

Mais c'est surtout dans le vingtième poème que le prince révèle toute sa différence ; Dorat clôt son œuvre par « La Couronne de fleurs » ; l'amant conventionnel et éthéré des dix-neuf précédentes pièces se confond ici avec le poète qui en est l'auteur, dans une immodestie évidente :

Que penses-tu de mes écrits ?
Je dois aimer mes vers, puisqu'ils sont ton ouvrage

dit-il à Thaïs, son inspiratrice.⁹² Thaïs cueille alors des fleurs dont elle ceint la tête de l'amant-poète, concluant :

Il faut des couronnes de roses
A qui peignit l'amour et chanta les baisers.⁹³

⁸⁸ *Poésies dites et inédites*, p. 38.

⁸⁹ Dorat, *op. cit.*, p. 49.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 71.

⁹¹ *Poésies dites et inédites*, p. 38.

⁹² Dorat, *op. cit.*, p. 163.

⁹³ *Ibid.*, p. 164.

Ligne répond, s'adressant en personne à sa maîtresse :

Je n'en exige point pour mes vers, mon amour,
 Mais pour mes vingt baisers en rimes,
 Donne-m'en de plus chauds jusqu'à la fin du jour.
 Sur ma bouche abjurant ton reste de maxime,
 Ne retire jamais la tienne qu'un moment
 Pour pouvoir nous jurer, nous rejurer encore
 Un éternel et tendre sentiment
 En prouvant, en disant dix mille : je t'adore.⁹⁴

En publiant, en 1807, une suite au roman de Julie de Krüdener, *Valérie*⁹⁵, le prince de Ligne obéit encore à son sens de l'à-propos, tout en profitant de l'occasion pour nous livrer le contenu de sa pensée esthétique. A Teplitz, durant l'été, il a retrouvé madame de Krüdener en compagnie de toute une coterie européenne et aristocratique qui comprend les princesses de Courlande, le duc de Rohan, le prince de Löwenstein, les comtesses Bruhl et Stroganov, la princesse de Solms. Durant ce séjour, la baronne de Krüdener s'intéresse à l'âme de Ligne qui, écrit Francis Ley, « fait figure de grand mécréant »⁹⁶. Cette période passée en compagnie de la baronne de Krüdener a sans doute ravivé chez le prince le souvenir du roman dont elle est l'auteur ; d'autant plus que la princesse Galitzin, amie de Ligne, qui vient de lire l'ouvrage, ne peut sécher ses larmes devant la terrible fin de Gustave et les drames qui marquent l'existence de la belle Valérie et se tient cloîtrée chez elle, incapable désormais d'affronter le monde⁹⁷. Il n'en faut pas davantage au prince pour se mettre immédiatement à l'ouvrage. Julie de Krüdener l'agace d'ailleurs visiblement et il évoque dans ses *Fragments* les obsessions religieuses qu'elle partage avec la comtesse Bruhl. « Deux femmes d'esprit et de bonté et d'instruction qui sont ici », écrit-il, « à force d'avoir lu Chateaubriand : *Le Génie du christia-*

⁹⁴ *Poésies dites et inédites*, p. 39.

⁹⁵ Ligne intitule cette suite *Valérie, ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G.*, « continuée par S.A. le prince de Ligne ». Elle fut publiée à Dresde, chez Georges Frédéric Walther, en 1807.

⁹⁶ Francis Ley, *Madame de Krüdener (1764-1824), Romantisme et Sainte-Alliance*, Paris, Honoré Champion, 1994, p. 204.

⁹⁷ Voir *Poésies dites et inédites*, introduction d'Ernest de Ganay, p. 7.

nisme, pourraient intituler leurs conversations : La Rage du christianisme. [...] Un bon musulman, un bon Hébreu, si par hasard il n'est pas fripon, un bon sauvage, trouverait plutôt grâce devant Dieu que madame de Krüdener et madame Maurice Bruhl et tous leurs docteurs. »⁹⁸ En même temps qu'il cherche à distraire la princesse Galitzin de son chagrin, Ligne entend prendre le contre-pied du romantisme larmoyant et excessif, de la morale du renoncement et de la souffrance que *Le Génie du christianisme* a remise à la mode et à laquelle adhèrent les deux dames. C'est aussi l'esthétique romantique qu'il prétend tourner en dérision⁹⁹ :

Pardonnez-moi si je ne fais lever la lune et coucher le soleil.
La pâleur argentée de l'une, et les rayons plus ou moins dorés
de l'autre, pouvaient me faire faire des descriptions bien
neuves. Avec quelques roses et quelques pensées, sans beau-
coup de pensée, j'aurais pu aller loin.¹⁰⁰

Et il affirme qu'on ne trouvera dans cette suite improvisée « point de poison caché sous la fausse morale, ni rien contre les souverains ni le pouvoir que Dieu sut mettre entre leurs mains ; point de belles phrases à scandale. » « Avec tous ces moyens et fort peu de talent, je sais que l'on peut faire un excellent roman », ajoute-t-il¹⁰¹. Même s'il affirme à sa destinataire que « cette suite de cette charmante *Valérie* [...] ne peut la surpasser »¹⁰², il règle, avec son ironie coutumière, quelques comptes d'ordre littéraire avec le romantisme, sans pour autant se contraindre à rédiger un essai critique. « Pardonnez-moi », écrit-il encore, « de ne point offrir une triste agonie,

De crucifix et de linceul,
De dégoûtante maladie
Et de famille évanouie,

⁹⁸ *Op. cit.*, p. 320.

⁹⁹ A propos des relations entre Ligne et le Romantisme, voir Franz Hellens, *Le Prince de Ligne, écrivain libre*, Liège, Dynamo, 1962.

¹⁰⁰ Suite de *Valérie*, p. 6.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 6.

¹⁰² *Ibid.*, p. 8.

De n'ouvrir, ne fermer ni fosse ni cercueil,
 Laisant vivre à sa fantaisie,
 Et de ne point tuer par le plus sot orgueil
 Des Ernest et des Amélie,
 Ni par un scrupule ennuyeux,
 Le trop timide amant de Valérie.¹⁰³

A vrai dire, que ce soit à travers la reprise des *Baisers* ou par le biais de cette suite donnée au roman de madame de Krüdener, Ligne nous livre, dans la voie médiane par lui choisie, une remarquable apologie de la vie : ni l'érotisme fuligineux et irréel de Dorat, ni l'accablement mortifère de Julie, ni la galanterie évanescence du XVIII^e siècle, ni les excès du romantisme, mais avec naturel, un appétit épicurien qui constitue la base de la morale du prince. Car si l'avant-propos de sa *Valérie* n'est pas dépourvu d'une saine ironie, le texte lui-même en libère tous les feux. Ligne enchaîne directement sur la fin du roman qui présente le cercueil de Gustave attendant son ensevelissement. La « résurrection » du héros, au moment précis où on allait l'inhumer¹⁰⁴, nous conduit aux portes de la parodie. Le prince, au passage, égratigne la religion dont font montre, avec une ostentation qui l'irrite, les comtesses réunies à Teplitz pendant l'été 1807 : « Le prêtre qui venait pour jeter sur [Gustave] un peu d'eau bénite avant d'entrer dans la fosse, la garda pour lui et se signa une douzaine de fois », ironise-t-il¹⁰⁵. Il ne se prive pas non plus de décocher quelque flèche aux amateurs de romans semblables ; évoquant les soins qui sont prodigués au héros au sortir de son cercueil, le prince intervient dans le récit : « J'écris bien vite une convalescence bien lente, parce que je veux rassurer toutes les âmes sensibles à la perte d'un modèle de vertu ; mais il se passa plus d'un mois avant que Gustave pût écrire. »¹⁰⁶ Ernest et Gustave, devenus les meilleurs amis du monde, s'empresent de rejoindre Valérie que madame de Krüdener avait laissée mourante à Naples. Ernest entreprend de préparer la dame au retour inopiné de son

¹⁰³ *Ibid.*, p. 3-4.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 10.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 14.

amant. Le prince ne se prive pas ici d'utiliser, tout en les ridiculisant, les ressources du romanesque le plus échevelé. On apprend que le comte, époux de Valérie, a aimé avant son mariage une princesse russe prénommée Eudoxie et le lecteur le plus naïf entrevoit déjà quelle fin Ligne envisage de donner à sa version des faits. On apprend que le mari de Valérie a quitté Naples pour aller à Rome présenter ses compliments au nouveau pape, laissant sa femme seule et en pleine convalescence. Ce n'est qu'à la sixième entrevue qu'il a avec la comtesse qu'Ernest ose lui révéler le retour de Gustave à la vie. Face à l'état dans lequel cette nouvelle plonge la romanesque créature, Ernest la laisse seule. Aussitôt elle prend la plume, lui demandant en termes chaotiques de lui amener au plus tôt le survivant inespéré. Malheureusement elle n'inscrit pas le nom du destinataire sur l'adresse de la lettre qu'un zélé serviteur emporte jusqu'à la maison où demeure Ernest. On ne s'y attendrait pas, mais le mari de Valérie, revenu plus tôt de Rome et comptant faire une surprise à sa jeune et souffrante épouse, se trouve lui aussi dans cette maison, sous un nom emprunté, bien entendu. Il va de soi que c'est à lui que la lettre est par erreur remise, cet événement provoquant sa colère et sa jalousie. Alors qu'il excusait la « flamme involontaire »¹⁰⁷ que Valérie nourrissait pour le supposé défunt, il ne peut accepter la perspective d'un adultère avec un homme bien vivant. Parvenu à identifier Ernest comme le destinataire de la lettre écrite par Valérie, le comte lui adresse immédiatement un billet le conviant le lendemain matin à un duel. Le billet, c'est évident, n'est pas signé, plongeant Ernest dans la plus profonde perplexité. Gustave, affolé de voir que son ami risque de périr dans cette rencontre, quitte la maison avant lui et se rend sur le pré à sa place. La clarté naissante de l'aube, les immenses chapeaux dont les deux hommes sont recouverts, ne leur permettent pas de se reconnaître. Le comte tire et atteint précisément le couvre-chef du jeune homme, ce qui a pour vertu de dévoiler son visage. L'époux bafoué court vers lui, le reconnaît et tombe évanoui. On voit que le prince, dans une intention satirique, accumule les clichés les plus rebattus du romantisme. « [...] et c'est Gustave », écrit-il, « qui, au lieu d'en

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 25.

recevoir des secours, lui prête les siens.»¹⁰⁸ Ernest arrive, tout s'éclaire et « les trois amis prennent le chemin de la maison de Valérie »¹⁰⁹. Quelle solution trouver face à cette situation nouvelle ? Le comte s'accommoderait, avec une facilité qu'on ne lui eût pas soupçonnée, d'une vie à trois, mais il craint « les préjugés,... ce qu'on appelle les mœurs et le reproche des sots qui, ne connaissant pas la vraie philosophie, la prennent pour de l'insouciance »¹¹⁰. Une illumination jaillit dans son esprit (que le lecteur avait d'ailleurs eue avant lui) : il épousera Eudoxie — « Je cours à Rome pour le lui proposer », s'écrie-t-il avec enthousiasme¹¹¹. Gustave se mariera avec Valérie — le prince de Ligne, dans sa précipitation, oublie de nous dire comment son mariage avec le comte sera annulé, mais qu'importe ? — dès que la princesse russe aura donné son accord et reçu l'aval du tsar et du patriarche de Saint-Pétersbourg. Les permissions arrivent enfin et Ligne, pour la plus grande satisfaction de la princesse Galitzin et du lecteur, nous livre une fin selon son cœur :

Ils partent tous les quatre s'établir à Rome. Le comte renonce aux ambassades, Eudoxie aux glaces de la Néva. Elle achète pour lui la maison de Cicéron, parce qu'il se plaisait à croire qu'il serait devenu un homme d'Etat. Valérie achète Tivoli, la vigne d'Horace. Ils y passent les jours les plus fortunés. Ils suivent les exemples les plus vertueux des Anciens, les pas des plus aimables, comme Ovide, Tibulle et Catulle. Et tous les quatre, *pleins du nom de Virgile et de ses vers sacrés, les lisent dans les lieux qui les ont inspirés.*¹¹²

Derrière la charge ironique que déploie Ligne dans ce texte, on devine une sourde amertume. Les jours passent, le prince vieillit — il a alors 72 ans — et s'il se moque ouvertement des larmoiements faciles provoqués par l'arsenal romanesque dont se servent Chateaubriand, madame de Krüdener et tant d'autres, il sait aussi

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 27.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 28.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 29.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 30.

¹¹² *Ibid.*, p. 32.

que les morts sortent rarement de leur cercueil et que la vie n'est pas toujours aussi belle que celle dont les quatre heureux protagonistes vont pouvoir jouir sous le ciel de Rome. Le recours à ces lectures dont sont supposés nourrir leurs jours les deux couples inopinément constitués révèle chez le prince la sagesse d'un homme vieillissant qui voit dans la lecture des classiques latins qui ont bercé sa jeunesse l'unique assurance possible au seuil de la mort, du moins la seule chance de parvenir à cet équilibre qui est non seulement un équilibre de vie, mais aussi un équilibre esthétique. Le refuge se trouve, pour les amants comblés comme pour le prince, dans la lecture des Anciens dont les courtisans rassemblés à la cour du duc d'Urbino, dans l'ouvrage de Castiglione, faisaient déjà leurs délices.

Un message plus profond peut-être, encore que moins nostalgique, était déjà contenu dans une suite que le prince avait rédigée en 1764. En 1728, fut publiée à Lyon, écrite par Pierre-François Godard de Beauchamps (1689-1761), l'*Histoire du prince Apprius*, le titre étant accompagné des explications suivantes : « Extraits des fastes du monde depuis sa création, manuscrit persan trouvé dans la bibliothèque de Shah-Hussain, roi de Perse, détrôné par Mamouth (sic) en 1722, traduction française par monsieur Esprit, gentilhomme provençal, servant dans les troupes de Perse, imprimé à Constantinople, 1728. »¹¹³ Parodie érotico-burlesque des épopées ou des mémoires à l'éloge d'un souverain (*La Henriade* a paru peu de temps auparavant et les *Mémoires* de Saint-Simon ont commencé à être publiés en 1723), l'*Histoire d'Apprius* utilise le contexte oriental mis à la mode par Antoine Galland et repris par Montesquieu dans les *Lettres persanes*, agrémentée des charmes du conte galant (*Le Temple de Gnide* est de 1725). Les noms des personnages sont des anagrammes érotiques et la clef en est livrée à la fin de l'ouvrage. Apprius (Priapus), fils de Valmor (l'Amour) et de Lusicotéria-Cépidutia (Curiosité-cupidité), est présenté comme l'emblème et le père de tous les souverains existant ou ayant existé.

¹¹³ Beauchamps est par ailleurs connu pour ses *Recherches sur le théâtre de France* et sa *Bibliothèque des théâtres*, 1733. Il a également écrit de nombreuses pièces et, en matière d'œuvre galante, on lui doit *Hipparchia, histoire galante*, traduite du grec, publiée à Paris en 1748.

Beauchamps décrit les différentes formes que peut prendre ce roi Apprius : dieu « objet d'un culte public [à qui] on dresse des autels [et] on bâtit des temples » chez les uns¹¹⁴, il « n'est qu'un homme, mais un homme singulier » chez les autres¹¹⁵. L'auteur maintient sans cesse l'ambiguïté entre la perspective galante et libertine et la métaphore politique. Régnant sur le royaume des Siders (désirs), Apprius est également le souverain de la province de Celulois (couilles), nation indépendante des Siders. Flanqué de son conseiller Danbre (bander), le souverain entreprend des guerres de conquête. Il tente d'asservir successivement le royaume des Dotigs (doigts) où règne la reine Mina (main), le peuple des Brularnes (branleurs), « féroces et indomptés, bizarrement avides du bien d'autrui »¹¹⁶, la Lucanie dirigée par Lucanus (cul-anus), prince de Medoso (Sodome), les royaumes de Gherromo (Gomorrhe) et de Vergobrie (bougrierie) où s'affrontent, en des guerres intestines, les Ugobers (bougres) et les Chedabars (bardaches). Apprius prend la tête d'une expédition burlesque qui rappelle la guerre picrocholine, les Ugobers et les Chedabars, alliés à la Roulée (la vérole) se lançant à l'assaut du territoire de Monilne (le monin), reine des Sirplais (les plaisirs), associée, quant à elle, aux Chrenacs (les chancres) et aux Chunepiades (chaude-pisse). Après bien des péripéties, Apprius abandonne ses premiers alliés et rejoint le camp de Monilne pour vaincre Lucanus et ses troupes. A la cour de la reine, il est accueilli en libérateur et le roman s'achève par le mariage des deux souverains naguère ennemis, la sédition et la mésentente demeurant dans la plupart des royaumes qu'Apprius a visités. L'œuvre de Beauchamps se clôt sur la plénitude sentimentale à laquelle accède le jeune prince ; mais il demeure une ouverture, une impression d'inachèvement et d'insatisfaction en ce qui concerne la situation politique des royaumes dont Apprius est le souverain. Est-ce ce sentiment d'inachèvement qui pousse le prince de Ligne à envisager de donner une suite au roman de Godard de Beauchamps ? Est-ce le simple désir de jongler à son tour avec ces anagrammes suggestives et de produire un texte libertin tels ceux d'Andréa de Nerciat dont le prince est un amateur amusé ? N'y a-t-

¹¹⁴ *Op. cit.*, p. 4.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 4.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 29.

il pas, combinée avec des intentions galantes et purement distrayantes, l'envie de révéler sa vision philosophique de la politique et de la guerre ; de la révéler discrètement, en parfait homme de cour qui s'attache à demeurer dans un « entre-deux », aux frontières entre un essai idéologique et un roman de simple galanterie ?

Ligne eut pour la première fois l'*Histoire du prince Apprius* entre les mains alors qu'il était jeune adolescent. Son précepteur était à ce moment M. Duport du Tertre et à son propos, il écrit ceci :

Il n'attaqua pas mes mœurs directement, mais sa négligence à laisser traîner ses livres me rendit bientôt aussi habile que lui. Je trouvai dans un tiroir *Les Amours du père de La Chaise, Thérèse philosophe*, et le *Prince Apprius* en manuscrit, dont M. Duport du Tertre [...] était lui-même l'auteur. Ces ouvrages firent beaucoup de bien à mon esprit, très peu à ma croissance. Mon dernier abbé chassait : j'apportais, je grandissais. Son successeur écrivait : je lisais.¹¹⁷

Ligne a-t-il vraiment cru que Duport du Tertre était l'auteur de l'*Histoire du prince Apprius* ? Ayant découvert plus tard qu'on devait ce roman à Godard de Beauchamps, renonce-t-il à le signaler dans ses *Fragments* ? Nous n'avons pas de réponse. Quoi qu'il en soit, c'est sans doute en 1764 que le prince de Ligne, avec son à-propos habituel, reprend le roman d'Apprius. La guerre de Sept ans s'est achevée l'année précédente et le traité d'Hubertsbourg a donné la Silésie à Frédéric II. Dans la préface que Ligne ajoute à la fin de son roman, ayant renoncé à la faire figurer au début, « parce que », dit-il, « je ne sais trop qu'y mettre »¹¹⁸ (énoncer un projet est toujours une tâche fastidieuse), il révèle qu'il a lu avec plaisir *Apprius*, ouvrage « égal à tous les autres de cette espèce en polissonnerie, mais bien supérieur par le style »¹¹⁹. Mais la visée politique, que révèle déjà le sous-titre signalé en note, est confirmée ici :

¹¹⁷ *Fragments*, p. 46.

¹¹⁸ *Supplément à Apprius, ouvrage utile à tous les hommes, et surtout aux souverains, à l'usage desquels on trouvera à chaque page des traits de politique et de morale*, fait suite à *Sens devant derrière*, sur l'imprimé de Belœil, sans titre, sans nom d'auteur, sans nom de lieu, sans date, réimprimé en 1867.

¹¹⁹ *Ibid.*, pp. 72-73.

Je fis des réflexions sur la séparation de tous les honnêtes gens dont il y est question et, trouvant que ceux de ce moment-ci n'en souffrent plus, et qu'on a assez vaincu les préjugés pour réunir toutes les sectes, je me suis mis à écrire un *Traité de Paix* qui vaut encore mieux, en vérité, que celui que nous eûmes la bêtise de faire l'année passée avec le plus malin des Ebugors¹²⁰. Ce fut l'affaire de cinq ou six matinées [toujours l'à-propos et la revendication d'une spontanéité et d'une rapidité de l'écriture]. J'y sacrifiai le jeu de paume et quelques autres exercices qui me tiennent lieu de ce qui me manque dans ce pays, et que je vais tâcher de trouver dans ceux que je compte parcourir cet été.¹²¹

Le prince Apprius, tel que Ligne le conçoit, apparaît comme le modèle du souverain éclairé et soucieux du bonheur de ses peuples. Il emploie ici la même technique que celle qu'il utilisera plus tard pour la suite de *Valérie* : il enchaîne directement sur la fin du roman pré-existant. Apprius a épousé Monilne et, après la nuit de noces, il échange avec elle des vues politiques qui entraînent la conversation à prendre un tour nouveau : « [...] ils finirent par déplorer l'égarément des humains qui, pour le peu de temps qu'ils ont à passer dans ce monde, trouvent le secret de s'y brouiller, de s'y faire la guerre et des tracasseries plus nuisibles encore que les armes au bonheur de la vie. "Je vous avoue, princesse, dit Apprius, qu'il ne manquerait rien au mien, si je pouvais faire celui des autres. Ne serait-il donc pas possible de faire revenir sur la terre la paix et l'union, qui depuis si longtemps en semblent exilées ? Que la nôtre m'en paraîtrait mille fois plus heureuse si elle devenait l'époque de celles des nations." »¹²² S'ensuit un projet utopiste qui masque bientôt la perspective galante et libertine pour laisser place à la présentation d'une stratégie diplomatique mise au service du désir qu'éprouve Apprius — et sans doute le prince de Ligne — de voir la concorde s'établir sur le monde. « Faisons part de notre félicité au reste des humains ; apprenons-leur à être heureux, que tous les plaisirs ici se rassemblent, que des fêtes, dont le goût, l'ordre et l'élégance règlent les

¹²⁰ Ligne modifie ici l'anagramme que Beauchamps avait utilisée pour « bougre » et fait allusion à Frédéric II, bénéficiaire du *Traité d'Hubertsbourg*.

¹²¹ *Supplément à Apprius...* p. 73.

¹²² *Ibid.*, p. 33.

apprêts, attirent de toutes parts ceux qui sont faits pour nous imiter »¹²³, proclame le jeune souverain. Apprius dépêche aussitôt Danbre dans les différents royaumes, non plus comme l'envoyé belliciste qu'il est chez Beauchamps, mais en ambassadeur de réconciliation et de paix. La princesse Monilne¹²⁴, de son côté, s'ingénie à promouvoir le bonheur dans son nouveau royaume : « Elle se chargeait elle-même d'introduire tout ce qui était profitable à l'Etat ; elle y mettait la main la première et encourageait toujours ses sujets à lui insinuer tous les moyens d'exécuter des projets utiles », écrit Ligne en un style qui maintient savamment l'ambivalence entre le discours politique et le propos libertin¹²⁵. Il parsème les galanteries de considérations inspirées par sa propre expérience de la vie de cour : « Ce ne sont point les souverains qui aliènent les esprits », affirme-t-il, « ils sont presque tous très bons. Mais ce qui les entoure fait bien souvent leur malheur et celui de leurs sujets. Là ce sont des flatteurs bas et rampants, là des rapporteurs infâmes, ailleurs des courtisans d'une espèce aussi vile. »¹²⁶ Danbre, ici conseiller éclairé, est accueilli triomphalement à la cour de Mina, chez les Dotigs. Lors de son séjour chez les Ebugors et chez les Chedabars, l'émissaire royal note que les sujets du roi Lucanus présentent tous les talents : « Nous en voyons briller à la cour, à l'autel, à la chasse, au barreau comme à l'armée », soutient-il¹²⁷. Danbre se montre un diplomate averti, chez les Gémidoches (les godemichés), chez les Cistonnes (les connistes) et, pour consacrer la réconciliation générale des peuples qu'Apprius tient sous sa juridiction, il ramène à la cour de son souverain tous ces rois que Beauchamps avait dressés les uns contre les autres. Le prince organise une fête générale ; les réminiscences de celles que Ligne a connues dans les différentes cours

¹²³ *Ibid.*, p. 34.

¹²⁴ Ligne, inaugurant sa méthode de l'écart mesuré pris par rapport au modèle, fait subir au nom de la jeune femme du prince une légère modification : elle s'appellera dans son roman Cléon, c'est-à-dire « Le Con » !

¹²⁵ *Supplément à Apprius*, p. 37.

¹²⁶ *Ibid.*, pp. 41-42.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 53. Le prince de Ligne, décidément très œcuménique à partir du moment où le plaisir est au rendez-vous et révélant des idées de tolérance, se fait l'écho des propos tenus par Danbre dans une note : il cite deux anecdotes concernant l'homosexualité de deux guerriers dont la valeur est incontestable : monsieur de Vendôme et le prince Eugène. (*ibid.*, p. 50).

d'Europe lui servent à brosser un tableau idéal, liant à la fois l'harmonie politique réalisée par un maître éclairé et l'atmosphère de liesse indispensable à sa perfection. « Peu s'en fallut qu'il n'y eût une fête de traîneaux »¹²⁸, écrit le prince de Ligne, songeant sans doute à ces nuits d'ivresse qu'il connut dans les Ardennes. On joue des pièces à importantes machineries, que l'on fait venir de Lexbrules (Bruxelles)¹²⁹, et la description du théâtre et des soirées que vivent les représentants des différentes cours évoque incontestablement Belœil et le théâtre privé du prince. Se joignent à cela des bals masqués : « C'est ce qui plut le plus généralement à tout le monde », commente Ligne¹³⁰, se souvenant d'un de ses plaisirs favoris. Les sujets des différents peuples placés sous le sceptre d'Apprius finissent par se confondre, au point qu'on peut prendre un Ebugor pour un Brularne, un Brularne pour un Cistonne, les Bratides pour les Gémidoches, les Gémidoches pour le roi Apprius lui-même, tous étant réunis dans une utopique fraternité universelle. Tous les souverains, éperdus d'admiration, tombent aux pieds de ce monarque éclairé et signent un Traité de paix dans lequel ils promettent de s'aider mutuellement en cas de besoin, d'accorder « assistance plénière à tous ceux qui la requerront (sic). »¹³¹ Suivent les signatures des souverains (Apprius, Cléon, Lucanus, Mina, Gémidoche) et celles des ministres (Danbre, Litocris, Suna, Frigalle, Galle). Le Traité comporte huit articles promouvant la tolérance, l'entraide et le respect mutuel. Dans cet exposé d'un système de gouvernement utopique, Ligne ne perd pas de vue la perspective érotico-scatologique qui est cependant moins affirmée dans son *Supplément* que dans le texte écrit par Godard de Beauchamps. Un problème surgit en dernière minute, susceptible de perturber l'application du Traité ; les Cistonnes appréhendent le fait d'entretenir commerce avec les ressortissants du pays de Vergobrie (bougrierie) : « Ils craignaient les vents, disaient-ils, les exhalaisons et les bruits souterrains qui annoncent toujours les tremblements et

¹²⁸ *Ibid.*, p. 57.

¹²⁹ Il s'agit là d'un autre ajout du prince de Ligne, Beauchamps situant son roman dans un contexte exclusivement oriental et privilégiant la perspective érotique.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 61.

¹³¹ *Ibid.*, p. 64.

ajoutaient à la frayeur souvent la surprise », écrit le prince de Ligne¹³². Le plus sage des Ebugors promet de mettre bon ordre à ces turbulences et le *Traité* est enfin signé. Les souverains définitivement réconciliés échangent des cadeaux : le roi de Vergobrie offre à Cléon *Le Portier des Chartreux*, Cléon lui donne en retour *L'Académie des dames*, Mina fait présent à Lucanus du *Cantique des Cantiques*, tandis que ce dernier lui offre *Thérèse philosophe*.

Tout le monde vivra désormais en bonne intelligence, ajoutant au plaisir de l'harmonie festive enfin restaurée, ici encore, celui des belles-lettres. Les Ebugors cherchent dans Virgile et Horace les endroits où ces poètes disent du bien d'eux, les Cistonnes lisent Ovide, Apprius offre à Mina une ode de sa composition et qui est imitée de Pindare ; tout s'achève par la réunion des souverains qui s'assemblent à l'église pour entendre un magnifique *Te Deum* et un *Domine, salvum fac regem* qui ne lui cède en rien.

Derrière l'évidente jubilation qu'éprouve le prince de Ligne à composer un roman libertin, apparaît le désir de livrer une pensée politique inspirée par celle des penseurs de son temps. Durant l'été 1763, le prince a rendu visite à Voltaire qui, en 1759, a fait publier *Candide*, et il est resté une semaine à Ferney. A l'issue de ce séjour au cours duquel il a rencontré Helvétius, une trilogie philosophique idéale, composée de ce dernier, de Voltaire et de Rousseau, s'impose à son esprit et il entreprend la rédaction du conte *Amabile*¹³³. Au même moment, le prince a entamé avec Voltaire une correspondance et le vieillard est devenu pour le jeune homme une sorte de père spirituel. On trouve dans *Amabile* une satire virulente de la vie de cour, semblable à celle qui est développée dans le *Supplément à Apprius*. Surtout, il a découvert à Ferney une vie qu'il juge paradisiaque et dont il donne les détails dans la troisième partie du conte mis au jour et publié par Jeroom Vercruysse, transcrivant en termes romanesques l'enthousiasme qu'il a éprouvé. Ce paradis terrestre se trouve reconstitué à la fin de l'*Apprius*, dans la version imaginée par Ligne. Enfin *Amabile*, comme la suite du roman de Godard de

¹³² *Ibid.*, p. 65.

¹³³ Publié par Desjonquères en 1996, édition établie d'après les manuscrits inédits, présentés et annotés par Jeroom Vercruysse.

Beauchamps, présente des clefs sous forme d'anagrammes et s'achève par une leçon de type philosophique. « J'avais commencé mon histoire », écrit Charles-Joseph, « par (sic) vouloir prouver que tout est mal. Je voulais même qu'on lût *Amabile, ou le pessimisme*, comme on a lu *Candide, ou l'optimisme*¹³⁴ [...] Mais puisque je vis avec le premier poète du monde, le philosophe le plus aimable et le plus profond, le physicien le plus éclairé, le meilleur écrivain du siècle et le plus singulier, je suis trop heureux. Je suis aimé de la nièce du grand Tavirole¹³⁵, je suis copiste de ses ouvrages. Je vais être employé à l'*Apologie de Pilate*. Tout est bien dans ce meilleur des pays possibles. »¹³⁶

A travers la fiction d'*Apprius*, le prince, avec distance et ironie, au moyen d'un ouvrage écrit en quelques jours, nous livre un texte à résonance politique et guerrière. Ce militaire amoureux de l'action d'éclat et de la bravoure héroïque, détaché de toute ambition, est aussi un adorateur de la paix, un fervent amoureux de la vie et des lettres. Si l'on rapproche la conclusion de la suite que Ligne donne à *Valérie* de celle de son *Apprius*, nous constatons que les amants réunis et les souverains réconciliés s'adonnent à la lecture des classiques latins. Ligne, séducteur impénitent et militaire impulsif, nous donne les belles-lettres en exemple comme moyen de rapprocher les êtres, d'assurer la paix et l'harmonie, d'en être du moins les compléments indispensables, dans l'idéal privé comme dans l'utopie politique. En définitive, ce n'est ni la plénitude amoureuse à laquelle sont parvenus Valérie et ses compagnons, ni la félicité politique que connaîtront les royaumes sur lesquels règne Apprius qui sont garantes du bonheur, mais le retour constant aux écrivains du classicisme, éternel « rondeau », auquel Ligne revient en 1764 comme en 1807 et qui ramène les êtres vers ce qui est l'essence même de

¹³⁴ Rappelons qu'*Amabile* présente les aventures du frère de Candide, chassé à son tour du château de Thunder-ten-tronkh, et des épisodes en tous points conformes à ceux que le prince de Ligne a vécus pendant la guerre de Sept ans, à la cour de Vienne et lors de sa visite à Ferney.

¹³⁵ Tavirole est évidemment l'anagramme de Voltaire ; Ligne, au cours de ce séjour, séduisit madame Denis avec laquelle il entretint une brève, mais intense, aventure galante.

¹³⁶ *Amabile*, p. 72.

l'existence : les belles-lettres. Cela renvoie le prince vers la famille d'esprit dans laquelle il se reconnaît, celle des Classiques mondains du XVII^e siècle, beaucoup plus que celle des écrivains philosophes du XVIII^e, celle des Romantiques étant de tout manière frappée du signe de la suspicion. Castiglione prône la lecture de Cicéron, d'Aristote et des poètes latins et grecs et leur imitation comme activité digne de l'homme de cour ; Ligne, en imitant des textes certes moins prestigieux auxquels il donne sa facture personnelle, en ayant soin de nous renvoyer en conclusion aux illustres modèles qu'il n'a peut-être pas osé imiter mais qu'il garde en mémoire, pratique en dilettante une écriture légère, spontanée mais chargée de signification, une écriture qui correspond à ce que Cicéron, dans l'*Orator*, définit comme « une certaine négligence diligente »¹³⁷, laquelle donne peut-être à la personnalité multiple de ce « prince chéri » une satisfaisante unité.

HENRI ROSSI

¹³⁷ Cité par Alain Pons, *op. cit.*, p. XXIII.